

Lilia Hassaine

L'œil du paon



folio

COLLECTION FOLIO

Lilia Hassaine

L'œil du paon

Gallimard

Née en 1991, Lilia Hassaine est journaliste. *L'œil du paon* est son premier roman.

À Ilana

Tout être beau a l'orgueil naturel de sa beauté et le monde aujourd'hui laisse son orgueil suinter de toutes parts.

ALBERT CAMUS, *Noces à Tipasa*

PRÉLUDE

I

C'était la mort d'un roi.

Un corps sans vie, étendu sur une longue traîne de plumes.

Un regard, tourné vers le ciel.

Titus n'avait pas dix ans. Sa couronne flottait au-dessus de son crâne, ballottée par les vents de septembre. S'il n'avait été couché, on l'aurait cru vivant. Ses muscles étaient tendus, comme prêts à combattre un ennemi invisible. Cet adversaire, qui l'avait terrassé d'un coup, il semblait l'affronter encore de ses yeux fixes.

« Les rois ne meurent jamais », pensait Adonis.

Le vieillard était resté quelques minutes à observer le cadavre, assis sur le tronc d'un chêne abattu ; il réfléchissait. Le jeune souverain n'était pas mort de maladie ou d'empoisonnement...

Rien ne pouvait expliquer ce drame.

Adonis connaissait bien le roi de l'île. Il l'avait vu chaque jour arpenter le vert jardin botanique aux mille senteurs d'Orient, et parader, à la saison des amours.

Lui, dont le corps gisait à même la terre, était l'ami de sa fille, Héra. Quand elle l'avait rencontré, le petit paon venait de percer sa coquille. Et ils avaient grandi ensemble, inséparables.

Jamais Titus n'avait été « son paon » : c'est lui qui l'avait adoptée, elle, mortelle au plumage transparent.

Père et fille vivaient sur cette île inhabitée depuis plus d'un siècle. Adonis savait qu'ils n'étaient pas vraiment chez eux. Locataires le temps d'une existence humaine, gardiens temporaires de l'île des paons. Elle venait de fêter ses vingt et un ans. Son père avait aimé une Française bien plus jeune que lui, qui avait eu l'indélicatesse de mourir la première : Héra était le fruit de cette histoire.

Avec sa fille, le gardien parcourait chaque jour les deux kilomètres carrés de l'île pour soigner les animaux et les plantes avant l'arrivée des vacanciers. Elle avait étudié à Dubrovnik quelques années l'histoire, parce que son père l'avait exigé et qu'elle détestait par-dessus tout le contrarier. Mais elle avait fini par abandonner, parce que son père, ce même père, était trop malheureux sans elle. Désormais, c'était à la photographie qu'elle s'adonnait. Héra capturait les paons, en

image seulement. Sur ce petit bout de terre de l'Adriatique, à quelques centaines de mètres de la côte dalmate, elle vendait ses clichés aux touristes.

Jamais elle n'aurait pensé quitter cette île où fleurissent jusqu'en octobre les lauriers-roses.

Là, l'odeur fraîche du myrte embaume les sentiers toute l'année. Les grives viennent se régaler des baies couleur bleu nuit de cet arbuste au parfum poivré, dont les feuilles aromatisent les confitures et les viandes en sauce. Elles survolent chaque matin la brume légère, comme si elles tournoyaient au-dessus des nuages, et à la nuit tombée, c'est tête basse qu'elles plongent vers le lac pour disparaître à sa surface. Dans les allées bordées de cyprès, Héra s'était mariée des dizaines de fois dans son enfance. Elle couvrait son corps d'un drap de soie beige, et le laissait couler en une longue traîne derrière ses épaules. Ses pieds nus avançaient lentement dans l'herbe râpeuse, ralentis par le poids de sa robe, et elle souriait, fière de porter cette couronne de fleurs de son île. Un époux imaginaire l'attendait au bout du chemin, à l'abbaye, entre deux massifs d'hortensias grenadine. Lorsque son père la cherchait, c'était souvent là qu'il la trouvait, cachée derrière les colonnes du cloître. Adonis traversait le jardin de palmiers et de cactus, et allait retrouver sa princesse, secondé par le fringant Titus qui semblait la chercher aussi.

Rien ne semblait pouvoir troubler alors la quiétude de cet épais jardin d'éden, sinon le silence lui-même, l'assourdissante absence du cri familier d'un paon.

Cette mort mystérieuse et brutale n'aurait pas tant inquiété Adonis, si Titus en avait été la seule victime. C'était la troisième fois en un mois que le vieil homme assistait à cette tragédie. Des vétérinaires avaient été dépêchés sur l'île – on avait craint d'abord une épidémie de grippe aviaire – mais aucune trace d'infection n'avait été décelée.

La mort avait commis le crime parfait.

II

Ce soir-là, Adonis retrouva sa fille dans la maison qu'ils habitaient près du monastère. Les ailes d'un papillon de nuit, le sphinx du laurier-rose, clapotaient comme un ventilateur. Sous la lumière d'une lampe à huile, assise sur le canapé, Héra disposait ses photographies du jour. Son père, le dos courbé par des années de labeur, l'observait dans l'ombre. Jusqu'à cet instant précis, il n'avait jamais remarqué à quel point elle ressemblait à sa mère.

Héra était d'une beauté particulière, avec des épaules fines, et un cou gracile qu'elle avait emprunté aux paons. Sur ses bras nus, des grains de beauté épars, à peine perceptibles. Adonis ne pouvait résister aux supplications des yeux noirs de sa fille lorsqu'elle lui demandait quelques kunas pour s'acheter des bonbons. Elle avait bien grandi, mais elle raffolait toujours autant de ces sucreries qui lui avaient laissé quelques souvenirs sur les hanches. Ses minuscules « poignées d'amour », son père les entretenait grâce à ses

talents de cuisinier. Les cheveux de la jeune fille étaient relevés en une queue-de-cheval haute, et retombaient, épais et lourds, sur son dos. Coiffée ainsi, elle semblait tout droit sortie d'un péplum. Un effet accentué par le trait noir qu'elle traçait à la base de ses paupières, et qui renforçait encore l'intensité de son regard.

Adonis la contemplait et pensait aux yeux gourmands que les touristes posaient sur elle, à tous ces hommes qui auraient aimé lui mordre le cou. Il les haïssait, mais comment en aurait-il pu être autrement ? Héra, on voulait la posséder, on voulait s'en nourrir. Comment ne pas avoir envie de planter ses dents dans cette chair si douce... Adonis comprenait ce désir-là, mais ne l'acceptait pas. Combien de fois s'était-il opposé à ce qu'elle aille se baigner avec des amis dans les grottes souterraines de l'île ? Combien de nuits avait-il passées sans dormir lorsqu'elle faisait ses études seule, à Dubrovnik ? Et maintenant qu'elle était revenue et qu'ils jouissaient ensemble d'un bonheur simple, il fallait lui demander de partir...

Il était temps de lui raconter toute l'histoire.

« Ma fille, je voudrais te parler d'une légende... une légende qu'on entend parfois ici, en Croatie... Non, il ne faut pas que je commence comme ça, tu ne comprendrais pas... cette histoire, ce n'est pas un conte pour enfants, ou une fable, non... Il faut que je remonte le temps, et que je reprenne tout, depuis le début. Je te demande juste de me

croire : ton père n'est pas un fou ; et cette histoire est vraie, aussi vraie que je suis là devant toi. »

La jeune femme fit glisser sur la table les photos qu'elle tenait dans ses mains, troublée par le visage grave de son père. Il poursuivit calmement :

« L'histoire de cette île commence au Moyen Âge. À cette époque, elle appartenait à des moines bénédictins. Une trentaine de religieux avaient bâti une abbaye encerclée par la mer, à l'abri du vent et des hommes. Ils passaient des heures à parler à Dieu. Le reste du temps, ils fabriquaient une merveilleuse liqueur de myrte, réputée dans l'Europe entière. Dans leur jardin poussaient des fruits amers, tels la lime verte acide et le pamplemousse rose, gorgés de sucre, et des fleurs dont se régalaient les abeilles. Leur miel, mélangé aux fruits mûrs, donnait des confitures d'un goût exceptionnel. C'était un pays de cocagne, encore plus beau qu'aujourd'hui... »

« Je te raconte tout cela pour que tu comprennes le drame qui a suivi : cette île n'était pas un simple bout de terre, qu'on pouvait quitter et retrouver ailleurs... Aucun artiste n'aurait su en rendre toutes les nuances, ces petites touches de couleur éclatantes disposées çà et là. Vert. Jaune. Rouge. Une toile de maître, qui changeait au gré des saisons sans jamais perdre en intensité. Les moines sentaient battre le cœur de ce jardin préservé du monde, ils étaient en symbiose avec lui, vivaient au rythme de ses changements d'humeur, de ses orages et de ses accalmies. Une harmonie jamais

troublée... jusqu'à ce qu'un général de l'armée napoléonienne en décide autrement. Il s'était pris d'amour pour cette île... Et tu apprendras combien l'amour peut rendre fou... »

L'homme s'arrêta dans son récit, la bouche sèche. Il se servit un grand verre d'eau et, aux ondes qui se dessinaient à sa surface, Héra remarqua que ses mains tremblaient. Il reprit :

« Ce général voulut prendre possession de l'île et de ses richesses, avec la complicité de trois puissants aristocrates de Dubrovnik. Mais les religieux ne se sont pas laissé faire. Pendant des mois, ils essayèrent – par tous les moyens – de conserver leur terre : ils promirent des parts de récolte, puis toute leur récolte de l'année... en vain. L'un d'eux proposa même un partage ; mais le général voulait tout, y compris le monastère. Il ordonna l'expulsion des moines avant la fin de l'année.

« La nuit avant leur départ, les moines célébrèrent une dernière messe. Par trois fois, ils firent le tour de l'île, vêtus de leur manteau à capuchon. Ils retournèrent leurs cierges, flamme vers la terre, pour laisser s'écouler la cire sur le sol. La procession dura jusqu'au lever du jour. Ils avançaient à pas lents, récitant des prières, ânonnant de terribles chants. Cette nuit-là, ils maudirent à jamais – à jamais, Héra – tous ceux qui voudraient s'approprier leur île, tous ceux qui voudraient y habiter. »

Adonis se tut, saisi d'effroi. Elle s'approcha de lui, et lui prit la main.

Le moment tant redouté approchait : il fallait qu'il parle de ce qui la concernait. Toute la journée, il avait réfléchi à la manière de lui annoncer. Maintenant, il ne pouvait plus reculer :

« Héra, qu'on croie ou non à la malédiction des moines, une chose est sûre : les aristocrates responsables de l'expropriation sont morts les uns après les autres. L'un a été tué par son domestique, l'autre a sauté d'une fenêtre, le troisième s'est noyé dans l'Adriatique. Quant au général français, il a fait faillite quelques mois plus tard. Les propriétaires suivants ont connu le même destin : la ruine, ou la mort. Depuis, l'île maudite est restée inhabitée... jusqu'à nous. La mort des oiseaux est un mauvais présage, ma fille. Il faut que tu t'en ailles. Pour moi, c'est trop tard... J'ai cru qu'en prenant soin de cette île, elle m'épargnerait. J'ai cru qu'il suffisait d'être meilleur que les autres ; je me suis trompé. Titus est mort ce matin. Mais toi, je ne veux pas te perdre. Crois-moi, il faut que tu t'en ailles. »

Adonis avait pensé qu'Héra se mettrait à pleurer, peut-être même à crier, elle qui avait toujours eu le tempérament fougueux de sa mère. Son visage s'empourpra, mais elle ne versa pas une larme.

Les traits d'Adonis s'étaient durcis en l'espace d'une journée. Une ride profonde barrait son front, il respirait aussi fort qu'un taureau piqué au flanc par un picador. Héra se contentait

d'acquiescer à chacun de ses ordres. Elle aurait voulu insister, le supplier de pouvoir rester. Mais elle avait senti une rage animale en lui, un instinct sauvage et indomptable. Un instinct de père.

III

À l'aube, Héra fit sa valise.

Elle y rangea ses derniers tirages et son appareil. Un cahier relié en cuir, qui lui servait de journal intime. Quelques vêtements. Rien de plus.

Embrassa son père encore endormi, et se rendit près du cloître. Tout était si calme...

Titus gisait là.

Elle prit son cadavre en photo.

Le cliché ressemblait à une nature morte de Desportes, le peintre animalier. Le plumage de l'oiseau était serti de cent globes ronds et brillants, ocelles hypnotiques disposés avec soin sur toute la longueur de la traîne. Héra était fascinée par ces petites planètes qui habillaient la robe rousse du paon. La lumière du matin, diffractée par les lamelles des plumes, oscillait du vert émeraude au doré, moiré de reflets bleu métallique. Sur ses ailes, des centaines de plumes parsemées de perles claires, aussi éclatantes que les étoiles d'une nuit sans lune. Quant à l'herbier de sa fourrure, il avait

la couleur ocre des feuilles mouillées d'octobre, que piétinait déjà Héra, loin de son île.

À l'ombre des marronniers, elle découvrit les premières images de Paris. Les pavés gris, les routes goudronnées, l'asphalte lisse. Sa valise à la main, elle suivit les indications d'Adonis, et se rendit à cette adresse :

21, rue des Carmes.

Sonner porte C, au nom Duchaussoy

Lilia Hassaine

L'œil du paon

« Depuis des semaines, elle a remarqué qu'il l'observe, caché dans sa boutique. Un regard pénétrant, troublant. Elle sent bien un danger oui... mais si danger il devait y avoir, il viendra de lui. »

Héra a grandi sur une île sauvage, au large de la Croatie. À vingt et un ans, elle est envoyée à Paris chez une tante qui la traite comme une étrangère. Mais la jeune femme découvre les charmes de la vie dans la capitale. Alors qu'elle passe ses soirées avec la jeunesse des beaux quartiers, elle se laisse contaminer par le cynisme ambiant. Grisée par ses premiers succès de photographe, Héra ne se méfie pas de ceux qui l'entourent...

Un premier roman sensuel et cruel sur l'envers des apparences.

« Lilia Hassaine réussit une belle entrée sur la scène littéraire et fait preuve d'une grande originalité. »

David Foenkinos, *L'Express*

Lilia Hassaine

L'œil du paon



L'œil du paon

Lilia Hassaine

Cette édition électronique
du livre *L'œil du paon* de Lilia Hassaine
a été réalisée le 19 novembre 2020
par Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072921568 - Numéro d'édition : 373448).

Code sodis : U35541 - ISBN : 9782072921599.

Numéro d'édition : 373451